

ESQUISSE D'UNE SOCIOLOGIE COMPIÉGNOISE

UNE VILLE ROYALE ET IMPÉRIALE SOUS LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE

par
François CALLAIS

Esquisser le portrait de Compiègne sous la Troisième République c'est retrouver les aspects communs à toute petite ville française mais c'est aussi faire ressortir ses traits originaux.

I. CADRE HISTORIQUE ET DÉMOGRAPHIQUE

Située dans *l'Ile de France picarde*, aux confins du Valois, Compiègne appartient dès ses origines et sans interruption au domaine royal direct. Son site, au confluent de l'Aisne et de l'Oise, en bordure de vastes forêts giboyeuses, en fit, des Mérovingiens aux Bonaparte, un séjour de chasse auquel nos souverains furent constamment fidèles. Une telle régularité dans la fréquentation de cette ville royale et impériale est *un phénomène unique* que l'on ne retrouve même pas à Paris, un instant déserté par les Carolingiens.

Depuis la fondation par l'empereur Charles le Chauve de l'abbaye Sainte-Marie, célèbre ensuite sous le nom de Saint-Corneille, la ville s'est développée, traversant des périodes de crise et de prospérité, toujours marquée par les événements importants de notre histoire dont elle fut parfois d'ailleurs le théâtre. Depuis le choix de Charles le Chauve, Compiègne est en effet *au centre des heurs et malheurs français*.

L'urbanisme compiégnois a particulièrement reçu l'empreinte de deux périodes de prospérité, relativement récentes : *les règnes de Louis XV et de Louis XVI* dont les formes perdurent à travers la Révolution, sous la Restauration et Louis Philippe, puis *le Second Empire* dont certains caractères se prolongent jusqu'en 1914 et même jusqu'en 1939. Rappelons d'ailleurs que si la « reconstruction » d'après 1918 fut ratée, celle d'après 1945 a su heureusement retrouver, au moins dans le centre historique, la tradition du XVIII^e siècle.

La population urbaine qui semble avoir stagné de 7 à 8.000 habitants entre le règne de Louis XVI et la chute de Napoléon 1^{er}, du fait de la longue crise révolutionnaire et belliqueuse, reprend son essor sous la Restauration et atteint 9 à 10.000 habitants sous Louis Philippe, 12.000 habitants à la fin du Second Empire. Cet essor est momentanément brisé par la

stupide guerre de 1870 mais reprend sur un rythme accéléré. Il semble que la période fastueuse de Napoléon III ait donné une impulsion qui se fit sentir sous la Troisième République. Cet essor est particulièrement rapide jusqu'à la fin du XIX^e siècle où Compiègne dépasse les 16.000 habitants, pour atteindre environ 17.500 habitants en 1914, c'est à peu près ce chiffre que l'on retrouve en 1945. Les deux guerres mondiales ont été démographiquement catastrophiques (1), puisqu'en 1921 la ville n'a encore retrouvé que 16.000 habitants, passés à plus de 19.000 en 1939 avant d'être à nouveau réduite à moins de 18.000 en 1945. Rappelons que la reprise sera rapide, dès 1946 et s'accélégrant ensuite, liée à une transformation économique et sociale très importante qui se précipitera à partir de 1953 (2).

Dans cette évolution démographique l'accroissement naturel joue d'abord un rôle mais le solde positif diminue au cours de la première moitié du XIX^e siècle et disparaît à partir de 1836, évolution correspondant à la moyenne nationale. *L'apport d'une population extérieure*, phénomène bien connu de l'exode rural au profit des villes provient des zones voisines mais aussi, et de plus en plus, de contrées éloignées ; le prestige de Compiègne n'y est pas étranger. A l'apport ordinaire de l'exode rural s'est donc ajouté pendant toute la Troisième République une forte attraction due au prestige et aux atouts de Compiègne, surtout auprès d'une catégorie privilégiée pouvant pleinement profiter des avantages offerts et attirant autour d'elle toute une population vivant de ses dépenses.

II. RÉPARTITION SOCIO-ÉCONOMIQUE ET TOPOGRAPHIQUE

Une centaine de familles forme *l'aristocratie compiégnoise*, dont la moitié d'apparence noble, titrée ou non, de tradition légitimiste, orléaniste ou bonapartiste. Malgré le départ de la cour (3), Compiègne demeure un *lieu de résidence cynégétique* retenant dans une belle maison bourgeoise ou dans un grand domaine des familles parfois suffisamment aisées pour entretenir en même temps un château ancestral, situé souvent dans un village voisin, un domicile parisien dans les beaux quartiers ou encore une villa sur la côte d'azur (4). On se déplace entre ces diverses résidences, sans oublier les cures, la forêt retenant surtout au printemps et en automne. « Au plaisir de Dieu » de Jean d'Ormesson peut donner une idée des plus considérables lignages. Les guerres de 1914 et de 1939 porteront un coup terrible à la plupart de ces familles (5). Les grands domaines subsisteront cependant jusqu'à la dernière guerre, seul celui du comte de l'Aigle sera démantelé entre 1886 et 1925, remplacé par des lotissements de qualité (6). Quant à l'hôtel Frézals de Bourfaut il sera démoli au début de ce siècle et l'hôtellerie du Rond Royal, d'abord gérée par l'Automobile Club, lui succédera. D'abord cantonnée à proximité du Château, sur la

(1) Particulièrement la première, Compiègne eut alors 469 « morts pour la France ».

(2) Cet accroissement naturel continu, au lendemain de la dernière guerre, devait amener Jean Legendre, maire depuis 1945, à rechercher des ressources nouvelles. Son projet militaire échouera mais son projet industriel, conçu en 1952-1953, aboutira à partir de 1956 (usine de Colgate-Palmolive). L'accroissement naturel s'affaiblira de nouveau mais une forte immigration le remplacera.

place et la rue de ce nom, ainsi que rues d'Alger, des Domeliers, des Cordeliers, l'aristocratie s'établit ensuite dans les « avenues » du faubourg Hurtebise ou encore entre le boulevard Gambetta et la lisière de la forêt (7). Cette aristocratie se confond avec la grande bourgeoisie dont un représentant typique est Fournier-Sarlovèze, elle représente le modèle et donne le ton ; son prestige est fait en partie de nostalgie mais son assise économique reste longtemps solide.

(3) Le départ de certaines familles liées au passage de la cour fut vite compensé par l'arrivée d'une « gentry » attirée par les ressources de Compiègne, à proximité de la capitale. On peut recenser une trentaine de familles d'apparence noble vers 1880, puis une soixantaine entre 1900 et 1914, leur nombre ne diminuant que lentement jusqu'en 1939.

De l'ancien patriciat compiégnois, les : Esmangart de Bournonville, Crin, Poulletier, de Cayrol, de Crouy, de Lancry, Le Caron, Le Féron... la plus grande partie a disparu, soit par appauvrissement, « cent ans de bannière, trois cents de civière », soit par extinction, soit par absorption, faute d'héritier mâle, dans un autres lignage.

Parmi les familles aristocratiques déjà installées au début de la Troisième République, on peut citer, entre autres, les : de l'Aigle, de Seroux, de Roucy, de Bicquille, de Failly, de Bréda, du Lac, de Beaussier, de Foucaucourt, Boitel de Dienval, de Trémisot, de Montbas, Colin de Labrunerie, de Fromessent, comte Foy, Chrétien de Beaumini, de Ladonchamp, du Puet, de Poul, de Bernetz, de Maintenant, de Wimpffen, sans oublier les Demonchy, Demarsy... qui procèdent à la partition de leur nom afin d'en détacher le « de » d'ailleurs assez faussement distinctif. De 1900 à 1939, on peut relever les : Rohan-Chabot, d'Estrées, Mauduit de Sapicourt, d'Orsetti, de Songeons, du Passage, de Beauchamp, de Sartoris, Villars de Graffenried, Perrot du Vernay, Perrot de Thannberg, de Barante, de Beauvoir, de Lastours, de la Motte, Pillet-Will, de Vienne, baron Merlin, Le Couteux de Caumont, Espivent de la Villeboisnet, de Sessevalle, de Soultrait, de Sauvebœuf, de Lassus Saint Geniès, de la Tullaye, de Valroger, de Villeneuve, Ashbourne, de Bernières, des Hières, Bonnault d'Houët, de Branges, le Pelletier de Glatigny, du Breuil, de Choqueuse, de Lesser, de Magnienville, de Maindreville, de la Motte-Rouge, de Mareuil, baron Mariani, de Malherbe, de Montuel, de Salvette, de Resnes, de Saint Martin, baron Prisse, le Clerc de Bussy, de France, de Bertier de Sauvigny, de Mascarelle, sans oublier les Rothschild, apparus seulement vers 1925.

(4) L'exemple de la famille Bertier de Sauvigny, alliée aux de Chézelles est typique : châteaux de Cœuvres, Martimont, Glaignes, villa rue de l'Aigle (actuel « Petit Guynemer »), résidence parisienne.

(5) La première guerre mondiale amenuise déjà considérablement les revenus de ces familles maintenant cependant, tant bien que mal, leur cadre de vie, qui s'écroulera avec le conflit suivant. Certains commerces de luxe, particulièrement maîtres-selliers et relieurs se raréfient après la Grande Guerre, témoignant d'un recul du pouvoir d'achat.

(6) Plan du lotissement (Archives municipales) qui se fera par étapes successives. Le domaine s'étendait jusqu'en Carmel et à la rue de Bournonville actuelle. Avec celui de l'Aigle (actuellement l'institution Guynemer), citons les domaines des Foy (actuellement le lycée Pierre d'Ailly), des Barante (actuellement institution Notre-Dame de la Tilloye), des Fournier-Sarlovèze (actuellement Cité technique).

Les plus grandes villas - après celle des Frézats de Bourfaut - ont été transformées, parfois même ont disparu après la dernière guerre, notamment celles des : Mauduit de Sapicourt, d'Orsetti, de Vienne, de Salvette (Saint Hubert), La Perche, Marcot, Aguado...

(7) Aussi dans les anciens couvents : celui des Jacobins, devenu domaine de Beaugard pour la famille des Bicquille-Songeons, celui des Cordeliers (30 rue des Domeliers) pour les de Failly puis les Keller), celui des bénédictines de Royallieu pour les Balsan puis les de Bayser.

La domesticité est très nombreuse, ce sont souvent des serviteurs recrutés dans le terroir souche de la famille, et attachés depuis plusieurs générations. Cette domesticité, parfois très spécialisée et à prédominance féminine, se déplace en grande partie avec ses maîtres (8).

La principale ressource de Compiègne est donc *l'industrie résidentielle*, faisant vivre aussi nombre de commerçants et d'artisans, de gens de vènerie et de cheval avec cependant des à-coups rappelant les « saisons » des cités touristiques.

La moyenne bourgeoisie, aux revenus plus modestes, au train de vie parfois assez limité par une stricte économie excluant le faste, réside en ville la plus grande partie de l'année ; magistrats, avoués, notaires, médecins, en sont les principaux représentants (9). Cependant la marge est assez grande entre un médecin débutant et le président Sorel, installé dans son hôtel de la rue des Boucheries ; d'ailleurs les médecins sont souvent attirés par la démocratie scientifique du « stupide XIX^e siècle », tandis que la magistrature devra être épurée par la Troisième République républicanisée. Aux professions libérales on peut adjoindre les fonctionnaires de catégorie moyenne, ainsi les professeurs du collège (10), marquant la transition vers *la petite bourgeoisie* des plus modestes fonctionnaires, des boutiquiers et des artisans. L'inventaire du mobilier, aussi bien que de l'immobilier, pourrait déterminer la classe sociale à laquelle on prétend (pas toujours celle à laquelle on appartient réellement) ainsi la présence d'un piano semble être un brevet de bourgeoisie ; ou encore la garniture de cheminée comportant une pendule à sujet, parfois « avec Napoléon dessus » comme le voulait François Coppée ; de même que l'emploi d'un domestique, ne serait-ce qu'une « bonne à tout faire ». Quant au « prolétariat industriel » il semble absent, au moins à Compiègne même et n'apparaît d'ailleurs ensuite que très marginalement. Les entreprises resteront longtemps assez peu importantes et leurs patrons semblent assez paternalistes (11).

Compiègne est aussi une importante *ville de garnison*. Au 5^e Dragons succède, après 1920, le 15^e Chasseurs puis le 6^e régiment de Spahis. Au 54^e régiment de ligne succède, après 1923, le 67^e régiment d'infanterie. Un régiment d'aérostation, au champ de manœuvres, un groupe d'automitrailleuses à la caserne Otenin ou Petites Écuries du Roi, s'y ajoutent entre les deux guerres mondiales. Des états-majors sont également installés,

(8) On peut regrouper dans cette catégorie des gens de conditions très diverses : précepteurs, dames de compagnie, maîtres d'hôtel, femmes de chambre, bonnes d'enfants, cochers, gardes...

Le « bureau de placement » intéresse surtout les moyenne et petite bourgeoisies et s'adresse à un personnel généralement moins spécialisé.

(9) Entre 1870 et 1939, les médecins passent de 9 à 20, opticiens et dentistes apparaissent, les quatre architectes seront quinze. Tantis que les notaires restent au nombre de 5.

(10) Leur nombre varie peu : une trentaine de professeurs et de répétiteurs.

(11) D'origine anglaise, les deux frères Moores ont monté au Petit Margny une fabrique de chapeaux, une cinquantaine d'ouvriers y étaient employés à la fin du siècle dernier mais beaucoup semblent travailler à domicile.

notamment avant 1914, ceux du 2^e C.A., de la 4^e D.I., de la 2^e brigade de cavalerie et divers autres services (12). *Beaucoup d'officiers sont liés à l'aristocratie locale* qui fournit de nombreux cadres de réserve et les retraités s'installent volontiers à Compiègne (13). Les expulsions de congrégations puis les inventaires provoqueront des démissions chez ceux qui alliaient trop étroitement le sabre et le goupillon. Cette garnison contribue à faire vivre de nombreux commerces (14). *La vie de café* est d'ailleurs beaucoup plus importante que maintenant et toutes les catégories sociales ont leurs endroits préférés (15).

L'octroi permet de mesurer (16) les entrées de boissons et liqueurs, de comestibles, de fourrages, de combustibles, enfin de matériaux divers. *Les foires* se tiennent le quinze de chaque mois mais celle des Capucins dure neuf jours à partir de l'Annonciation. *Les marchés* du mercredi et surtout du samedi attirent une importante population rurale des alentours (17).

Il reste encore 6 *fermes* en 1914 (18), 25 *marâchers* et 5 *jardiniers-pépiniéristes*, leur nombre cependant diminue régulièrement, en même temps d'ailleurs que le territoire agricole dont ils disposent. La société d'agriculture, fondée en 1834 par le vicomte de Tocqueville, châtelain de Baugy, rassemble les propriétaires des environs ; la société d'horticulture, longtemps présidée par le procureur de Maintenant, est plus locale. Jusqu'à la création des coopératives agricoles, vers 1925, les cultivateurs des environs tenaient, sur échantillon, un marché au grain dans les cafés de la place de l'Hôtel de ville, tous les samedis. Quant aux betteraviers des

(12) On compte aussi, vers 1870, vingt quatre gendarmes, quatre sergents de ville et deux gardes-champêtres. Quant aux fonctionnaires des Haras et des Eaux et Forêts, ils peuvent être assimilés à ceux des officiers qui, par leur origine sociale, se fondent avec l'aristocratie locale.

(13) Plusieurs anciens officiers jouent un rôle important dans l'administration municipale et les luttes politiques : le colonel Bougon, Fournier-Sarlovèze lui-même et son adjoint Henri de Seroux.

(14) A la veille de la guerre de 1914, on relève 21 hôtels, 56 loueurs de garnis, environ 130 débits de boisson. Le Bottin ne donne que 14 cafés en 1870, 9 en 1910, 42 en 1939, il s'agit, surtout avant 1914, d'établissements relativement importants et cotés. Le café de la Cloche, face à l'hôtel du même nom, n'est pas comparable à un modeste débit de faubourg. On comptait environ une quinzaine de « filles publiques » vers 1870 et, aux alentours de la dernière guerre, le café de la Potinière avait une réputation sans doute non usurpée.

(15) Certains professeurs passent, surtout avant 1914, pour prolonger devant l'absinthe la bohème de leur jeunesse au quartier latin.

(16) Il y a cinq tarifs et neuf bureaux, en 1914.

(17) La zone d'attraction autour de Compiègne a peu varié, elle s'étend à l'ensemble de l'arrondissement, moins les cantons de Noyon et de Guiscard et la moitié nord de celui de Lassigny, mais elle se prolonge au sud, englobant la vallée de l'Automne et, à l'ouest, avec les villages limitrophes des cantons de Maignelay, Saint-Just et Clermont.

(18) Situées à la Porte-Chapelle, la Fosse-Moyenne, Saint-Germain et Royallieu.

riches plateaux, aucun homme politique local n'a pu se désintéresser de leur groupe de pression. Rappelons qu'un parti agraire fut lancé par *Louis Fleurant, dit Fleurant-Agricola*, fils d'un ancien principal du collège de Compiègne (19).

L'industrie reste longtemps limitée à quelques *imprimeries* et *brasseries*. Si certains artisans astucieux réussissent à monter de *petites entreprises*, par exemple Guinard pour les cycles et autos, c'est seulement entre les deux guerres mondiales que l'installation des *Ateliers de construction de Compiègne*, dans la ville même, de *Nourylande* à Venette, d'*Englebert* à Clairoix, annonce le tournant des années cinquante qui fera de Compiègne un important carrefour industriel. *L'industrie du bâtiment* conserve sa primauté, on bâtit beaucoup à Compiègne jusqu'en 1914 (20) et la reconstruction d'après 1918, bien qu'anarchique et ratée oblige à reconstruire environ quatre cents maisons et à en restaurer plus de mille ; le mouvement ne se ralentira que dans les années trente. Par contre *l'industrie du bois*, si naturellement traditionnelle, décline ; les bûcherons étant d'ailleurs plus touchés que les marchands de bois (21). Quant au commerce des vins qui fut si longtemps considérable, il décline également (22). A la fois artisanat et commerce, *l'habillement* est un secteur à prédominance féminine qui, jusqu'en 1914, bénéficie de la complication de la toilette bourgeoise ou endimanchée (23). Le prêt à porter commence à concurrencer ces activités après 1918. Les boutiques *d'alimentation* sont très nombreuses et certaines s'adressent à une clientèle aisée et exigeante : pâtisserie fine, confiserie ; cependant la consommation de viande et de sucre augmente de façon générale, ce qui prouve l'amélioration du niveau de vie.

C'est avec méfiance que ce petit commerce voit s'installer rue Solférino, à la fin du siècle dernier, un grand bazar dont les prétentions vont augmenter ; une page publicitaire du Syndicat d'initiatives affirme, en 1910 : « Les Grands Magasins des *Nouvelles Galeries* vendent de tout ». Les catalogues des grands magasins parisiens commencent aussi à collecter les commandes. Il faut un support financier à ces diverses activités et le

(19) 1854-1936. Un monument lui a été érigé par « la paysannerie reconnaissante », il se trouve actuellement devant l'ancienne Fosse-Moyenne.

(20) Au début du siècle, les métiers du bâtiment représentent le cinquième des actifs.

(21) Vers 1870, on notait soixante bûcherons, huit corderies, treize boisseliers ou tonneliers, trente neuf scieurs de long, seize marchands de bois et de charbon (de bois et de terre), quatre tourneurs de bois, vingt entreprises de menuiserie et de charpente. Quatre cent douze personnes vivaient de ces activités.

(22) Vers 1370, il y avait encore Cinquante sept marchands, en gros et en détail, faisant vivre deux cent vingt quatre personnes.

(23) Au début de la Troisième République, dix sept maîtresses couturières faisaient vivre quatre cent trente huit personnes ; vingt sept blanchisseuses pour trois cent dix personnes ; vingt tailleurs pour deux cent quarante deux personnes ; onze cordonniers pour cent six personnes ; sept modistes ; quatorze lingères ; douze marchandes de toilette ; vingt sept blanchisseuses pour trois cent dix personnes. Les effectifs restent stables jusqu'en 1914.

bas de laine n'est plus guère en usage qu'à la campagne. A côté de la *Caisse d'Épargne*, fondée en 1835, on trouve quatre *banques* à Compiègne à la fin du Second Empire, six en 1914 et sept en 1939 (24).

De nouvelles techniques apparaissent avec les photographes, électriciens, chimistes... mais ce sont surtout les commis, employés, comptables, caissiers, secrétaires, qui se multiplient, tout *le futur* « tertiaire ». Pour tout ce monde, généralement déraciné d'un terroir plus ou moins éloigné (25), il s'agit d'une promotion sociale évidente, bénéficiant depuis la loi de 1906 du repos dominical que la république laïque avait d'abord aboli.

Ces diverses catégories sociales se répartissent différemment dans l'agglomération compiégnnoise. Il faut opposer *le centre historique*, avec son tissu tortueux et serré derrière les remparts médiévaux, aux *faubourgs* beaucoup plus lâches qui s'allongent le long de quelques voies à demi rurales. Les alignements obligatoires (26) et l'aménagement de nouvelles rues vont déjà modifier cet aspect du centre, bientôt victime de la guerre de 1914 et encore plus de celle de 1939. Les travaux sont particulièrement nombreux à la fin du siècle dernier : *prolongement des rues* de Bouvines (ex-rue des Anges), Notre-Dame de Bon Secours, Napoléon, Vermenton ; *perçement des rues* du Grand Ferré (après destruction d'une partie des bâtiments de l'ancien Hôtel-Dieu), d'Austerlitz (dont seul un tronçon existait) et Pasteur. Rappelons aussi que l'agrandissement de la *place de l'Hôtel de ville* s'achève en 1885.

On peut distinguer, entre la place du Château et l'Oise, un quartier surtout occupé par l'ensemble *du Palais, du collège et des casernes*. De la rue d'Alger (Fournier-Sarlovèze) à la rue Vivenel, se prolongeant par les rues des Domeliers et des Cordeliers jusqu'autour de Saint-Antoine, une zone habitée surtout par l'aristocratie, la basoche et le clergé. De la place du Change à l'Oise, entre les rues Solférino et Jeanne d'Arc se regroupent particulièrement *les commerçants* (27). Du parc de Beauregard (actuellement parc de Songeons) à l'hôpital, les habitations se dispersent et nous arrivons au *faubourg Saint-Germain*. Celui-ci est à cheval sur le boulevard Gambetta qui forma longtemps une sorte de limite, ou de rocade, à partir de laquelle les habitations se sont alignées le long des voies rurales, dans un paysage resté très campagnard. D'ailleurs ce faubourg reste très rustique et assez populaire. La rue des Jardiniers y dessert en effet une zone maraîchère et la rue Saint-Germain est bordée de bâtiments de ferme. *Royallieu* est un écart éloigné qui conserva longtemps ses propres usages et se sent à part de la ville voisine. Le *faubourg Saint-Accroupy* devient de plus en plus résidentiel mais d'une catégorie assez moyenne ; on y perce,

(24) A la Banque de France se sont ajoutées tout d'abord la banque Séré, le Crédit Foncier et le Crédit Agricole. Les banques Gournay et Brière coexisteront ensuite avec les grands organismes nationaux.

(25) Voir les études d'Élie Fruit, citées dans la bibliographie.

(26) Voir le plan Guéry de 1886.

(27) La place du Marché aux Herbes est alors moitié moins grande que maintenant, tout un lacs de rues étroites mais très commerçantes a disparu après 1940, telle la Fausse Porte.

peu après 1918, les rues Pierre Crin et Couttolenc. Le cimetière de Clamart y arrêta longtemps la poussée urbaine (28). Le *faubourg Saint-Lazare* resta longtemps fidèle à sa vocation forestière, et rurale aussi avec la grosse ferme de la Fosse Moyenne. Cependant les familles aisées s'y installent en profitant des vastes terrains relativement proches de la forêt et meilleur marché que dans la zone des avenues (29). Au *faubourg Hurtebise* se trouve toute la gamme des « propriétaires », depuis les plus modestes, le long de la rue de Lancry, jusqu'aux plus huppés s'alignant le long de l'avenue Thiers et donnant de plus en plus le ton à ce quartier, avec leur armée de serviteurs. Le *faubourg de la Porte Chapelle* se développe assez lentement ; la Caisse d'épargne y installe, à la fin du siècle dernier, un lotissement d'habitations à bon marché. C'est seulement à la veille de 1914 que ce faubourg commence à devenir la zone des sports et même des fêtes de Compiègne (30).

La rivière a longtemps joué un rôle essentiel mais, concurrencée par la voie ferrée, elle voit son activité périlcliter peu à peu (33). D'amont en aval on distingue l'Estacade qui se construit à peine, le Grand Canal qui va être transformé en bassin de plaisance, la Pompe à feu alimentant le château en eau, le port au charbon et le port au vin, séparés par la minuscule rue Saint-Simon, qui témoignent de l'importance de ces marchandises, la halle aux poissons surmontant les arches encore visibles de l'ancien pont Saint-Louis, le port à bateaux qui s'assoupit, le port à bois Saint-Germain (un des embarcadères par où les arbres de la forêt sont expédiés vers Paris), enfin la prise d'eau de la ville, en face du barrage de Venette. Les chantiers de bateaux disparaissent et en même temps se raréfie cette population de marinières, rouliers, compagnons de rivière qui jadis se réunissait à la chapelle Saint-Nicolas-au-Pont.

Par le pont Louis XV, on accède au *Petit Margny*, si longtemps regretté par la commune voisine et qui reste fidèle à sa vocation de carrefour routier, puis ferroviaire, et de rassemblement d'hôtelleries. *La gare* y est installée depuis 1847 et, de 1880 à 1885 furent inaugurées les diverses lignes d'intérêt local formant l'étoile de Compiègne et confirmant son rayonnement (32). C'est le quartier des brasseries (Guibout-Véron puis Ancel) et des fabriques, situées surtout sur la commune de Margny dont la

(28) Le cimetière de Clamart est fermé en 1885 mais reste à l'état de nécropole ; on inhume dans les concessions, jusqu'en 1918.

(29) Les rues des Acres (des Acres de l'Aigle), de Gramont, enfin de l'Aigle sont aménagées et construites en partie par l'entrepreneur Boyenval. La famille Guynemer s'installe à la fin du siècle dernier près du carrefour Napoléon.

(30) Le Rugby Club Compiégnois est transféré de Margny à la veille de la Grande Guerre, Le chemin des Insurgés, aménagé par les ouvriers des Ateliers Nationaux de 1848, ne sera que tardivement et partiellement construit, c'est la rue Augustin Thierry.

(31) L'Oise et l'Aisne cessent notamment d'être utilisées pour le transport des voyageurs.

frontière traverse d'ailleurs le domaine de la gare (33). L'aménagement, au début de ce siècle, de l'avenue Alphonse Chovet et des rues voisines, y a fixé une moyenne et petite bourgeoisie ; les cheminots s'établissant surtout à Margny où une « cité » leur sera aménagée après 1918. Malgré le chemin de fer, tout un monde de loueurs de voitures et de chevaux, de cochers, de bourreliers subsiste, en attendant que la route retrouve sa primauté et fasse vivre carrossiers, camionneurs, taxis...

III. ENCADREMENT CULTUREL, ASSOCIATIF ET POLITIQUE

Le *clergé séculier*, quinze prêtres vers 1870, se répartit entre les trois paroisses et les aumôneries, certains curés sont parfois appelés à de hautes responsabilités. L'abbé Lécot, parti de Saint-Antoine deviendra évêque de Dijon puis archevêque de Bordeaux et cardinal. Ce clergé a de *nombreux auxiliaires*, ainsi il existait encore au début de la Troisième République, pour chaque paroisse, un maître de chapelle, un organiste, trois chantres, un serpent, un sacristain, un bedeau, un suisse. La paroisse royale de Saint-Jacques conserva d'ailleurs jusqu'en 1939 un certain décorum (34). A la même époque on compte sept *religieux* et soixante quinze *religieuses* ; à part le Carmel, rétabli rue Saint-Lazare en 1866, ils ont vocation d'assistance et d'enseignement. Les frères des Écoles Chrétiennes doivent abandonner les bâtiments de la rue Pierre Sauvage, en 1891, pour s'installer rue de l'Orangerie où ils feront place à un personnel laïc lors de la persécution combiste, cette même épreuve touchera les sœurs de Saint Joseph de Cluny. C'est une congrégation d'Issoudun qui aura la charge de l'hôpital qui lui succédera. Les Ursulines n'apparaîtront qu'entre les deux guerres. Plus charitables qu'enseignantes sont les sœurs de la Compassion de Domfront (35), et les sœurs de Saint Vincent de Paul tenant l'Hôtel - Dieu qui en 1894 est rattaché à l'Hôpital général qu'elles desservent également. Quant à la *communauté protestante*, elle est peu importante mais n'est plus « A tous les diables » ; le temple se déplace beaucoup avant

(32) Compiègne à Amiens, par Estrées-Saint-Denis et d'Estrées à Saint-Just ou à Verberie.

Compiègne à Beauvais, par Clermont.

” Villers-Cotterêts, par Pierrefonds. Depuis 1856, des « trains de plaisir » quittent Paris pour Compiègne, chaque dimanche d'été ; il y aura désormais une correspondance pour Pierrefonds-les-Bains.

Compiègne à Soissons, par Attichy.

” Roye, par Ressons-sur-Matz.

” Crépy, par Verberie.

(33) Voir l'*Histoire de Margny-lès-Compiègne*, par François Callais, déposée à la bibliothèque Saint-Corneille, en 1966. On y verra notamment la liste des diverses activités économiques.

(34) En fait ce décorum se maintiendra jusqu'au second concile du Vatican. Les fêtes et les processions contribuaient beaucoup à maintenir une atmosphère de liesse tout au long de l'année liturgique.

(35) Il s'agit de Domfront-la-Compassion, dans le canton de Maignelay.

d'être reconstruit, grâce à la générosité américaine, en face de l'ancien cimetière de Clamart (36).

L'enseignement des jeunes filles continue à se faire « sur les genoux de l'église », comme le voulait Dupanloup ; même si le personnel semble laïcisé ou si de pieuses demoiselles le régente (37) ; les garçons sont moins bien partagés (38). L'enseignement laïc est cependant prospère là où il est assuré. Le *collège*, ancien « collège royal », puis « collège Louis Napoléon » a bonne réputation et attire une clientèle allant du petit paysan boursier jusqu'au fils de bourgeois aisé ; le nombre des pensionnaires y est particulièrement élevé, représentant près de la moitié des effectifs, ce qui prouve son rayonnement. L'association des anciens élèves est prospère et dynamique, elle s'enorgueillit de ses « Prix d'Honneur » (39) et honore particulièrement le général Sebert (40) et Eugène Albertini (41). Les *écoles primaires* sont réparties dans chaque quartier (42). Rappelons la stricte séparation des sexes (43). Des cours communaux pour jeunes gens et adultes sont organisés gratuitement par la municipalité : dessin, géométrie, anglais, électricité, solfège, musique (44).

(36) Le temple s'est déplacé de l'angle de la rue d'Ardoise (Hippolyte Bottier) et des Minimes à la rue des Boucheries, puis s'installe, de 1892 à 1918, au 3 rue du Grand Ferré.

(37) Le nombre et l'emplacement des institutions a varié. En 1914, l'enseignement se donne à Maintenon, 22 rue des Minimes, Sévigné, 26 rue des Domeliers, Jeanne d'Arc, 7 rue des Domeliers (le bâtiment, détruit en 1918 fut remplacé en 1929 par l'actuelle poste), Saint Joseph (laïcisé), l'externat Saint Jacques, 6 rue de la Sous-Préfecture, Notre Dame de Bon Secours, l'asile-ouvroir de la Compassion. L'institut Notre-Dame, tenu par les Ursulines, ne s'installera à Compiègne qu'entre les deux guerres et à la Tilloye qu'après 1945. Le vagabondage de ces établissements à travers la ville est remarquable. Ainsi, l'externat Saint Jacques, situé 22 rue des Minimes jusqu'au début du siècle, va 6 rue de la Sous-Préfecture puis aux 8 et 23 rue d'Alger.

(38) L'école Sainte-Marie donne l'enseignement primaire. L'école Pierre d'Ailly, installée aux 58 et 60 rue Carnot au début du siècle et dont le bâtiment est très endommagé en 1918 doit se déplacer puis disparaît. L'institution Guynemer n'ouvrira qu'en 1939.

(39) Les distributions solennelles des Prix se déroulaient dans le grand théâtre Napoléon III. Voir l'article inédit de François Callais : *De Viris illustribus Collegii Compendiensis*.

(40) Hippolyte Sebert, né à Verberie en 1839 et mort à Paris en 1930. Membre de l'académie des Sciences, spécialiste de la balistique et pionnier du cinéma.

(41) Eugène Albertini, le grand historien de la Rome antique, membre de l'académie des Inscriptions et professeur au Collège de France, disparu à l'âge de soixante ans, en 1941.

(42) En 1914, il y a quatre écoles de garçons : Pierre Sauvage (ancienne école des frères), Hersan (ancienne école mutuelle), Saint-Germain, Royallieu ; quatre écoles de filles ; Saint-Nicolas devenue Jeanne d'Arc (ancienne école des sœurs de la charité), Saint-Germain (ancienne école des sœurs de Saint Joseph), Saint-Lazare, Royallieu.

(43) Au collège, les classes deviennent mixtes entre les deux guerres mondiales, d'abord dans les classes primaires annexées et dans les classes terminales. Un collège de jeunes filles sera fondé, rue Saint-Lazare, en 1941. Rappelons que les écoles primaires ne deviendront mixtes qu'à partir de 1966 et encore progressivement.

(44) Vivenel est à l'origine des cours gratuits de dessin assurés depuis 1840.

Ce sont les catholiques qui encadrent *l'important réseau des œuvres d'assistance*, d'ailleurs vigoureusement développé par Fournier-Sarlovèze, particulièrement soucieux de son action sociale (45). Le *Bureau de bienfaisance* coordonne les activités charitables, lointain héritier de la Table-Dieu. Au début du siècle le *Fourneau économique* rénové est installé rue Pasteur, la *crèche Sainte-Élisabeth* est permise par la fondation Baudouin, l'*Office central* des œuvres de bienfaisance est fondé en 1904, rue de Bouvines, les *jardins ouvriers* installés en 1905. *Tout un réseau catholique* enserme la vie quotidienne où les plus aisés prennent plus ou moins en charge les plus démunis ; rares sont les groupements qui, tels « La Fraternelle » présidée par Alphonse Chovet, apparaissent moins marqués. Le comité des *Dames patronesses* regroupe l'aristocratie compiénoise (46), secondé par les Enfants de Marie de madame de la Tullaye. Les plus importantes *société de secours mutuel* sont celle de Saint François Xavier, fondée en 1884 par le vicomte de Tocqueville, celle de Sainte Anne, dépendant de la paroisse Saint-Antoine, et surtout *l'association Saint Vincent de Paul*, longtemps présidée par Jules du Lac et par Couttolenc. À côté des Scouts de France, il y a les patronages du jeudi et du dimanche dont les *colonies de vacances*, regroupant d'ailleurs l'ensemble de l'Oise, sont installées par le comte Pillet-Will, depuis 1908, à Vieux-Moulin ; tandis qu'Ida de l'Aigle dirige l'*Oeuvre du repos et des vacances*. Il s'agit aussi d'organiser des distractions : conférences, théâtre, jeux divers, c'est le rôle des *Amis de la salle des Oeuvres*, au 85 rue de Paris, du *Cercle Ouvrier* fondé en 1906 par le tapissier Dufay, membre de la section d'Action Française, et surtout du *Cercle de l'Union Sociale*, devenu plus tard *Cercle de l'Union Artistique* et installé 10 rue de Bouvines (47).

Les pauvres sont non seulement les habitués du porche des églises mais surtout ceux du « trimard », les vagabonds, les familles nombreuses alors sans soutien, les malades, les alcooliques car c'est le temps de l'absinthe, de cet assommoir social. Après la Grande Guerre l'inflation, la mort des soutiens de famille, crée une nouvelle catégorie de pauvres honteux, notamment chez certaines héritières de familles naguère aisées, désormais dépourvues de rentes et sans gagne-pain. L'effort de l'aristocratie et de son maire se poursuit donc avec la fondation du *Preventorium de la Faisanderie*, en 1921 (48), celle de *l'hôpital Saint-Joseph* auquel Fournier-Sarlovèze est tellement attaché qu'il demandera à y être inhumé. D'autres

(45) Fournier-Sarlovèze représente assez bien la Droite de tradition catholique sociale.

(46) On y relève, en 1891, les noms de mesdames Chovet (la femme du sénateur-maire républicain), Dumars, Poissonier, Sorel, Bregeault, de Bicquille, Bonnetot, Anceaux, Demonchy. La moitié de ces dames appartient au monde de la basoche.

(47) Il existe cependant des groupements hostiles à l'Église. La franc-maçonnerie est représentée par la Société philosophique R . . L . . Mont Ganelon, fondée en 1882. Il y a aussi une société de la Libre Pensée Compiénoise. En 1922, apparaît une société immobilière intitulée « L'avenir du prolétariat », en rapport avec la section du parti communiste local.

(48) On connaît les ravages causés par la tuberculose dans toutes les classes de la société, notamment parmi les adolescents et naturellement parmi les plus pauvres.

associations pratiquent l'altruisme, que ce soit la société des *Sauveteurs de l'Oise*, fondée en 1867 et longtemps présidée par E. Noël ou surtout la *Croix Rouge française*, successivement présidée par Alexandre Sorel, le comte du Puget, ancien zouave pontifical et président de la section d'Action Française, le général de Seroux, le colonel Gelbert, le colonel Sutterlin ; le a son comité des dames où l'on retrouve la même aristocratie patronant le dispensaire transféré en 1922 de la Sous-Préfecture dans un bâtiment dû à la générosité de la famille Fournier-Sarlovèze, au 16 de la rue Le Féron.

Les associations patriotiques sont également nombreuses. Avant même que le Souvenir Français (49) reprenne la flamme, on a gravé les noms des *morts de 1870-71* sur un monument situé contre la chapelle du cimetière de Clamart, on en a élevé un autre aux *morts du Tonkin* dans le cimetière Nord, dès 1885. Aux *associations d'anciens combattants* de la guerre franco-prussienne (50), des expéditions coloniales, s'ajoutent celles de la Grande Guerre. Les femmes contribuent à cette ferveur, avec *l'Union des femmes de France*, fondée en 1882 et *la Ligue patriotique des françaises*, longtemps présidée par madame Gelbert. Compiègne est d'ailleurs un haut lieu du patriotisme avec *Jeanne d'Arc* dont la statue est érigée, sur l'initiative de la Société Historique et de la Municipalité en 1880, et dont le *Souvenir national* est entretenu par un groupement dirigé par le baron de Bonnault d'Houët ; avec *l'armistice du 11 novembre 1918*, pieusement commémoré dans la clairière aménagée en 1922 (51). Diverses *sociétés de préparation militaire* se sont organisées pour la Revanche (52). *La Compiégnoise*, gymnastique et tir, fondée en 1871, ensuite *La Jeanne d'Arc*, présidée par le comte Jean de Bréda ; *l'Escadron Curély*, fondé en 1921 par Des Hières et repris par le comte de Thannberg, rassemble la jeunesse aristocratique et forme les futurs cavaliers.

Il est parfois difficile de faire la différence entre les sociétés de préparation militaire et les sociétés purement sportives (53). On peut établir une classification entre les diverses associations offrant des distractions et meublant des loisirs ; selon qu'elles ont des préoccupations utilitaires pour l'esprit ou le corps ou purement gratuites, selon qu'elles pratiquent des

(49) Fondé en 1886.

(50) Elles ne semblent s'organiser que tardivement. Les Vétérans de Terre et de Mer apparaissent en 1893 ; L'amicale des anciens combattants de 1870-71 est fondée en 1890 ; elle sera présidée par le colonel Bougon puis par le général de Seroux.

(51) L'érection de la statue du major Otenin, le 12 juillet 1914, est parfaitement symbolique. Rappelons aussi l'exaltation d'un nouvel héros, Georges Guynemer, dont l'effigie est dressée en 1923. Quant au monument aux morts, inauguré le 11 novembre, il est l'œuvre de Maxime Real del Sarte, camelot du Roi et mutilé de guerre.

(52) « La Revanche, pendant vingt ans, fut reine de France » aimait à répéter Charles Maurras.

(53) Le gymnase communal, ancienne église des Minimes, où s'exerçaient les collégiens, fut longtemps décoré de trophées militaires.

activités traditionnelles ou inédites, selon qu'elles séparent ou rassemblent les classes sociales, les âges, les sexes ; nous nous contenterons d'une recension beaucoup plus simple.

Compiègne possède toute la gamme des *sports* et des *jeux*. Les plus traditionnels, telle *la Compagnie d'Arc* dont le connétable sera longtemps Fournier-Sarlovèze (54), ou la société de *Longue Paume* dont le terrain est naturellement avenue du Jeu de Paume. Les plus modernes, le *Sport nautique* a été fondé en 1882 et un bassin pour la navigation de plaisance est aménagé à la veille de la Grande Guerre, dans le Grand Canal ; un *aérodrome* s'installe à Corbeaulieu dès 1909, Martinet et Legagneux y accomplissent des prouesses, entre les deux guerres il se transportera à Remy, le terrain de Margny n'étant aménagé qu'en 1939. Les plus populaires : boule ferrée, pêche, association vélocipédique, chasse à tir... Les plus selectifs : golf, polo, cricket, escrime, équitation... ce sont surtout ces derniers qui font l'originalité de Compiègne. La *Société des Sports*, fondée en 1896, présidée par le baron de Seroux, ensuite par Fournier-Sarlovèze, gère le *golf* et les courts de *lawn-tennis* attenants (55) ; elle est affiliée au Cercle Interallié du 33 faubourg Saint Honoré. La *Société Hippique*, fondée en 1891 par Fauvelle qui avait aménagé l'hippodrome du Putois va être progressivement supplantée par la *Société des Courses*, fondée en 1898 par le marquis de l'Aigle. Pendant un moment Compiègne dispute à Chantilly et à Maisons-Laffitte le titre de la capitale du cheval, des entraîneurs anglais y sont installés (56) et il y a d'importantes écuries privées (57). La *chasse à courre* est la distraction la plus aristocratique mais aussi la plus populaire ; les équipages les plus importants sont, avant 1914, ceux du marquis de l'Aigle puis du prince Murat et du vicomte de Chézelles ; entre les deux guerres celui du comte de Valon et enfin celui du baron James de Rothschild, qui obtient la concession de la forêt en 1929. Il serait intéressant de connaître l'origine sociale et géographique des possesseurs de ces divers « boutons » (58) On peut noter le déplacement des terrains de sport vers le faubourg de la Porte Chapelle, sur la route de Soissons ; c'est là que l'on trouve le *Stade compiégnais* (foute-balle association) et le

(54) Les « bouquets provinciaux », fêtes très populaires, se tinrent à Compiègne en 1877, 1890, 1905 et 1923. La grand messe rassemblait normalement la foule sur la place du Château, mais en 1905 il fallut, anticléricalisme oblige, se cantonner dans le parc du comte de Songeons ; en 1923 les passions étaient apaisées.

(55) Suzanne Lenglen, championne de tennis vers 1925, y jouera.

(56) Les frères Carter, également installés à Chantilly, sont les plus connus. Richard Carter a le soin des écuries du boulevard Gambetta, entre les deux guerres mondiales. Il s'agit des écuries Rothschild.

(57) Le comte Foy, le baron de Barante, Étienne Balsan ont des écuries particulières, ce dernier, installé à Royallieu, fait appel à Alec Carter. Les Rothschild viendront ensuite.

(58) Voir *En Forêt de Compiègne et de Laigue* par François Callais dans *Cahiers de la Sauvegarde*, n° 6.

Rugby club compiégnois qui a quitté Margny peu avant 1914 (59). Le Grand Parc a d'ailleurs été rouvert au public en 1925 (60).

Diverses sociétés, plus ou moins rivales quand elles se disputent la même clientèle, se la partagent généralement selon des clivages sociaux qui peuvent correspondre à des quartiers différents ou plutôt à une gamme d'occupations variées. Le *Cercle compiégnois*, installé depuis 1925 à l'hôtel Saint Hubert, 12 avenue Thiers, présidé par le comte de Failly et le baron de Lastours, se veut un « country-club » misant sur une distinction raffinée. Le *Nouveau Cercle*, présidé par Verzeaux, est-il son rival ? Les *Amis des Arts*, rassemblés depuis 1920 par le comte de Thannberg, par ailleurs président de la section d'Action Française, offrent expositions, visites et conférences. *Les Amis de Compiègne*, successivement présidés depuis 1926 par le comte de l'Aigle, Fournier-Sarlovèze, le comte de Bréda et le comte de Grammon-Crillon présentent des conférences de culture générale à un public plus mondain qu'à la vénérable *Société Historique* dont l'activité ne s'est arrêtée que de 1914 à 1919 (61). *L'Union Sociale*, puis *Artistique*, continue ses multiples activités (théâtre, musique, conférences, bals...) mais l'expérience la plus prestigieuse est bien celle du *Studio* qui, de 1931 à 1935, animé par Gaston Briet-Daubigny, sort du spectacle de patronage et sélectionne ce qu'offre la capitale toute proche. Le *cinéma* et la *radio* ont encore l'attrait de la nouveauté sans concurrencer le spectacle traditionnel (62). Le spectacle d'amateur ou de classe parisienne semblent être tolérés, après la Grande Guerre et le théâtre municipal de la rue Vivenel, très fréquenté jusque là, ne fait plus que vivre ; il est d'ailleurs assez étroit et les tournées sont parfois poussiéreuses.

La guerre a également mis fin aux *concerts militaires* hebdomadaires qu'offrait la musique du 54^e de ligne. *L'Harmonie municipale*, prenant la suite en 1896 de sociétés plus anciennes, donne au moins huit concerts en plein air pendant la belle saison, se partageant entre les places de l'Hôtel de Ville et du Château. Diverses formations symphoniques ou philharmoniques disposent des éléments formés par les nombreux professeurs qui exercent alors au collège, dans les diverses institutions ou donnent des leçons particulières. Certains musiciens trouvent un appoint dans les théâ-

(59) Le rugby pénètre au collège tout au début du siècle, grâce à un répétiteur méridional, il y remporte aussitôt un grand succès.

(60) Le Grand Parc avait été longtemps réservé aux chasses présidentielles, puis loué à des concessionnaires.

(61) Voir *Origines et débuts de la Société Historique de Compiègne*, par François Callais dans *Bulletin de la Société Historique de Compiègne*, t. 26.

(62) L'Olympia cinéma ouvrit en 1913, au II place de la gare, mais il est incendié en 1919 ; cette même année d'ailleurs apparaissent la nouvelle salle Pinson et le cinéma de Margny, puis en 1926 le Nouveau Théâtre (les actuelles Dyanes). La Radio Association Compiégnoise, fondée en 1921, organise la diffusion d'émissions, c'est le temps des postes à galène.

dansants ou les réunions mondaines de bienfaisance, puis dans les cinémas à l'époque du muet, sans oublier les *bals* populaires (63).

Certes c'est surtout son site, sa forêt, sa tradition de cour maintenue par l'aristocratie qui faisaient le renom de Compiègne. Une riche *colonie étrangère*, surtout *anglaise*, séjournait dans la « *Nice du Nord* » ; depuis 1868 en témoignait *l'église anglicane Saint-André* de l'avenue Thiers. Jusqu'en 1914 elle fut desservie par un chapelain à demeure et jusqu'en 1939 un service au moins mensuel y fut célébré. La présence de lord et de lady Ashbourne maintint cette tradition (64). Entre les deux guerres, une *auberge de jeunesse* fut installée dans la Villa Norvégienne, en haut de la rue Saint-Lazare, le relais était pris mais l'économie locale devait moins profiter de ce nouveau recrutement. La réception du *Tzar*, en 1901, celle des *missions militaires étrangères* en 1906 ; *l'armistice* même de 1918 avaient d'ailleurs maintenu Compiègne dans son rôle international (64 bis).

Afin de coordonner et de développer cette *industrie touristique*, le libraire et éditeur Edmond Decelle fonda en 1908 un *syndicat d'initiatives*, avec l'appui du *Touring Club de France*, qui avait à Compiègne un délégué hippique, le comte de Comminges et un délégué nautique, Dusuzeau, et de *l'Automobile Club de France* pour qui s'édifiait le nouvel hôtel du Rond Royal. Le S.I. publiait aussitôt des prospectus en sept langues (français, allemand, anglais, espagnol, italien, russe et esperanto) et établissait un bureau annexe à Senlis.

En plus de toutes les distractions et de tous les moyens déjà passés en revue, il y a évidemment la forêt superbement aménagée depuis nos rois, et les sites mis en valeur sous le Second Empire, comme *Pierrefonds-les-Bains* ou *Champlieu*. Il y a les fêtes, si magistralement lancées et organisées par Fournier-Sarlovèze : *les grandes célébrations de Jeanne d'Arc*, sur des thèmes renouvelés chaque fois, en 1909, 1911, 1913, 1930, 1935 ; *les cortèges du Second Empire* essayés avant 1914 ; *la fête annuelle du Muguet* depuis 1923 ; les commémorations de l'armistice ; sans parler des représentations exceptionnelles au théâtre de verdure du *Clos Pompadour* ouvert en 1922 ; de la *foire des Capucins* où le commerce et la piété faisaient bon ménage, entre la place de l'hôpital et la chapelle Notre-Dame de Bon Secours. Le calendrier des fêtes, édité par le syndicat d'initiatives, indique toutes les kermesses, concours régionaux ou internationaux, qui jalonnaient l'année, surtout d'avril à septembre. Le patrimoine monumental était illustre, particulièrement le château et l'hôtel de ville et

(63) Depuis le grand bal annuel de bienfaisance au château, jusqu'au bal populaire de la salle Pinson, en passant par les soirées privées mondaines, les thés dansants, puis les dansings succédant aux cafés concerts... il y aurait toute une enquête à faire.

(64) Lord Ashbourne, de la famille Gibson, était un patriote irlandais installé à Compiègne depuis 1920. Lady Ashbourne née de Montbrison, vécut jusqu'en 1953.

(64 bis) Il y avait, avant 1914, un consul de Belgique.

l'urbanisme évoluait constamment avec les progrès techniques. L'usine à gaz datait de Louis-Philippe, le Second Empire avait construit la Sous-Préfecture, la gendarmerie et la prison, l'abattoir, mis en place un bureau de poste et le télégraphe et aménagé la distribution d'eau courante. Depuis on avait installé une première usine électrique rue Pierre Sauvage, dénoncée en 1888^o par les riverains qui la jugeaient trop bruyante mais l'éclairage au gaz des rues ne sera remplacé qu'en 1932. Le musée Vivenel, par suite de dons et de legs se trouvait à l'étroit derrière l'hôtel de ville (65) ; la bibliothèque avait reçu en 1891 les dépouilles du Palais et s'était doublée d'une bibliothèque populaire installée dans une partie des locaux de l'ancien Hôtel-Dieu.

Cette cité si plaisante n'était pas pourtant indemne des querelles politiques qui déchiraient la France. La presse locale fournit une vue directe de l'actualité compiégnoise et traduit la lutte des partis et des clans. Le *Progrès de l'Oise*, républicain très modéré, absorbe en 1903 son rival et contemporain royaliste plus ou moins rallié, *L'Écho de l'Oise*, désormais il sera seul à représenter la Droite, face à la Gauche avant tout anticléricale qui dispose de *La Gazette de l'Oise* et de *La Dépêche de l'Oise*, cette dernière feuille dévouée à Octave Butin, le maire de Margny. *Le Réveil de l'Oise*, hebdomadaire d'Action Française, lancé en 1908, ne résistera pas à la disparition de son talentueux rédacteur en chef, Noël Trouvé, mort pour la France (66). Après la guerre, le duel se poursuit entre Le Progrès et La Gazette, un troisième larron, *Le Messager de l'Oise*, se taillant un certain succès grâce à la verve de son directeur, le méridional Paul Arène.

On peut observer un décalage entre les élections législatives et les élections municipales, autant les premières se déroulent dans une atmosphère agressive et leurs résultats sont fluctuants (67), autant les secondes sont plus calmes et se traduisent par une grande stabilité. Floquet, déjà maire sous le Second Empire et Aubrelisque, sénateur-maire, (1872-1878) appartiennent à la Droite monarchiste plus ou moins ralliée, tandis que Alphonse Chovet, également sénateur-maire, évolue vers la Gauche et ral-

(65) Le projet de transfert dans les bâtiments subsistants de l'abbaye Saint-Corneille, enfin libérés par l'armée vers 1930 mais qu'il aurait fallu restaurer, échoua.

(66) Ce jeune avocat à la cour d'appel de Paris était le frère de Gabriel Trouvé, secrétaire général de la mairie de Compiègne.

(67) L'élection de 1902 fut particulièrement disputée entre E. Noël et le colonel Bougon et l'occasion de manifestations violentes. Le duel entre Fournier-Sarlovèze et Octave Butin, maire de Margny, de 1906 à 1919, est aussi un épisode de l'anticléricisme rejeté par Compiègne mais accepté par une partie de la circonscription qui y voit sans doute un moyen de se distinguer en s'opposant au maire de la ville principale. La mort en 1935, du marquis de l'Aigle, député et conseiller général de Ribécourt, fut un coup dur pour la Droite, car il était populaire.

lie le Bloc dreyfusard, ce qui explique sa démission en 1902, après les élections législatives qui donnent la majorité à deux reprises (68) dans la ville de Compiègne au candidat antidreyfusard, le colonel Bougon, opposé au maire de Noyon, Ernest Noël. Dans l'aristocratie compiégnaise, les lecteurs du Gaulois doivent être plus nombreux que ceux du Figaro (69) et en tout cas *l'anticléricalisme est peu apprécié* et le combisme sera détesté, surtout *avec ses relents d'antimilitarisme* et l'affaire des fiches. Le banquier Gournay, successeur désigné par Chovet ne pourra se maintenir que deux ans et les élections municipales de 1904 font triompher *Fournier-Sarlovèze* et sa liste de Droite. Rarement maire incarnera mieux sa ville, il la veut à la fois élégante et généreuse, aristocratique et populaire. Son échec, en 1935, semble être un accident, provoqué par une conjuration disparate et nullement par une transformation sociologique notable ; il y a peut-être de la lassitude provoquée par un règne trop long et puis Fournier-Sarlovèze, qui mourra deux ans plus tard, est déjà gravement malade et incapable de mener une campagne électorale. Le baron James de Rothschild ramène la Gauche, avec l'appui d'un certain nombre d'individualités nettement « réactionnaires » mais qui reprochaient à l'ancien maire de ne pas leur avoir fait une juste place (70).

Compiègne est bien le miroir d'une France profonde ayant vécu en marge de la révolution industrielle du XIX^e siècle, mais elle bénéficiait d'une prestigieuse tradition de ville royale et impériale qui explique son dynamisme retrouvé après cette stupide guerre de 1870 qui l'avait découronnée ; à cette véritable industrie résidentielle qui reste la sienne s'ajoutera de plus en plus à partir de 1890 l'industrie touristique ; *de la fin du siècle à 1914 c'est une apogée*. La Grande Guerre la touche durement, non seulement dans son patrimoine immobilier mais dans son aristocratie dirigeante ; les années vingt lui voient accomplir *un assez extraordinaire redressement*, d'ailleurs observable presque partout en France, mais *l'industrie touristique l'emporte de plus en plus sur l'industrie résidentielle et celle-ci commence à être remplacée par les industries usinières* qui commencent à la pénétrer et surtout à la cerner, en attendant l'explosion démographique et industrialiste des trente dernières années.

Rappelons-nous aussi que Compiègne vit *en symbiose avec la riche campagne voisine*, ce qui lui assure une certaine stabilité commerciale. *Ses rapports avec Paris* sont assez complexes, successivement la résidence élégante puis le carrefour touristique ont bénéficié de sa relative proximité puis semblent en avoir pâti, cependant que son économie usinière en allait profiter et que Compiègne devenait un des foyers industriels les plus dynamiques le long de cette rue d'usines qu'est l'Oise.

(68) Le colonel fut invalidé et la pression administrative permit de renverser une majorité d'ailleurs très faible.

(69) *Le Figaro* avait rallié la cause de Dreyfus, déroutant ainsi sa clientèle.

(70) Déjà en 1919, le baron de Barante s'était fait élire en dehors de la liste Fournier-Sarlovèze et avec le soutien, en cette occasion, de l'opposition.

Il serait intéressant de *comparer* le destin de Compiègne avec d'autres villes, soit Beauvais ou Soissons, des voisines mais dont la tradition est très différente, soit Fontainebleau ou Saint-Germain-en-Laye dont la tradition est comparable mais dont la position est dissemblable et les choix récents divergents.

Souhaitons enfin que Compiègne, tout en diversifiant au maximum ses ressources et en prenant sa juste place au centre de la région de Picardie reste aussi fidèle à sa tradition de ville royale et impériale.

Nota bene : Cette étude rapide reprenant une communication faite en avril 1982, dégage des orientations de recherche, il ne s'agit que d'une esquisse, fondée surtout sur des sondages ou utilisant une documentation déjà en partie élaborée par quelques travaux dont l'auteur est d'ailleurs en partie responsable (cités dans les notes, passim).

Archives : Recensements (États nominatifs quinquennaux).
Plans : plan d'alignement par Guéry (1886) - plan de lotissement du domaine de l'Aigle. - plan de la ville de Compiègne en 1910, par Dervillé.
Délibérations du conseil municipal (les registres manquent pour 1914-1918).

Sources imprimés : - annuaires généraux : - Bottin des professions - Bottin mondain.
- annuaires locaux, notamment ceux du Progrès de l'Oise et ceux de l'arrondissement.
- publications du Syndicat d'initiatives - tracts électoraux.
- presse locale.
- *Le Livre Vivant de Compiègne*. Souvenirs recueillis par Louis Duquesnay, *Cahiers de la Sauvegarde du Vieux Compiègne*, deux tomes, 1981 et 1983.

Études : - Guédon H, *Compiègne de 1848 à 1870*, diplôme présenté en Sorbonne, 1965.
- Flonneau M, *Les équipements tertiaires de Compiègne*, diplôme présenté en Sorbonne, 1966.
- Dudek C., *Les distractions à Compiègne de 1914 à 1939*, maîtrise présentée à l'université d'Amiens, 1984.
- Fruit E., dans *les Annales Historiques Compiégnoises* :
Les recensements de la population de Compiègne au XIX^e siècle, n° 19, 1982.
La croissance de Compiègne de 1800 à 1850, n° 20, 1982.
La croissance de Compiègne de 1850 à 1914, n° 27, 1984.
Les études en cours d'Élie Fruit vont enrichir la connaissance de la démographie et de la sociologie du dix neuvième siècle compiégnois.